

Pour chaque texte :

- relever éventuellement les termes ou phrases qui vous posent problème (signification inconnue ou peu claire) ;
- dégager l'essentiel en rédigeant une phrase par texte.
- indiquer par écrit, en quelques lignes, ce que vous percevez de commun à ces deux textes

Texte 1 – Questions spécifiques au texte 1

- Comment naît le principe de causalité (ou connexion nécessaire) dans l'esprit de l'être humain selon Hume ?
- Quelle faculté universelle de l'être humain joue un rôle fondamental dans cette naissance ?

Quand se présente un objet ou un événement naturels, toute notre sagacité et toute notre pénétration sont impuissantes à découvrir ou même à conjecturer sans expérience quel événement en résultera ou à porter nos prévisions au-delà de l'objet immédiatement présent à la mémoire et aux sens. Même après un cas ou une expérience unique où nous avons observé qu'un événement en suivait un autre, nous ne sommes pas autorisés à former une règle générale ou à prédire ce qui arrivera dans des cas analogues ; car on tiendrait justement pour une impardonnable témérité de juger du cours entier de la nature par une expérience isolée, même précise ou certaine. Mais quand une espèce particulière d'événements a toujours, dans tous les cas, été conjointe à une autre, nous n'hésitons pas plus longtemps à prédire l'une à l'apparition de l'autre et à employer ce raisonnement qui peut seul nous apporter la certitude sur une question de fait ou d'existence. Nous appelons alors l'un des objets cause et l'autre effet. Nous supposons qu'il y a une connexion entre eux, et un pouvoir dans l'un qui lui fait infailliblement produire l'autre et le fait agir avec la plus grande certitude et la plus puissante nécessité. Il apparaît alors que cette idée de connexion nécessaire entre les événements naît d'une pluralité de cas semblables où se présente la conjonction constante de ces événements, et que cette idée ne peut jamais être suggérée par aucun des cas considérés sous tous les jours et positions possibles. Mais, dans une pluralité donnée de cas, il n'y a rien qui diffère de chaque cas isolé qu'on suppose exactement semblable aux autres; sauf seulement qu'après la répétition des cas semblables l'esprit est porté, par habitude, à l'apparition d'un événement, à attendre celui qui l'accompagne habituellement et à croire qu'il existera. Cette connexion que nous sentons en notre esprit, cette transition coutumière de l'imagination d'un objet à celui qui l'accompagne habituellement est donc le sentiment ou l'impression d'où nous formons l'idée de pouvoir ou de connexion nécessaire. Il n'y a rien de plus en l'occurrence. Considérez le sujet de tous les côtés, vous ne trouverez pas d'autre origine de cette idée. C'est la seule différence qu'il y ait entre un cas unique, d'où nous ne recevons jamais l'idée de connexion, et une pluralité de cas semblables qui suggère cette idée. La première fois qu'un homme vit le mouvement se communiquer par impulsion, par exemple par le choc de deux billes de billard, il ne put affirmer que l'un des événements était en connexion avec l'autre, il affirma seulement qu'il y avait conjonction. Une fois qu'il eut observé plusieurs cas de cette nature, alors il affirma que les faits étaient en connexion. Quel changement s'est produit qui engendre cette nouvelle idée de connexion ? Rien, sinon que maintenant cet homme sent que ces événements sont en connexion dans son imagination et qu'il peut aisément prédire l'existence de l'un de l'apparition de l'autre. Quand donc nous disons qu'un objet est en connexion avec un autre, nous voulons seulement dire que ces objets ont acquis une connexion dans notre pensée et qu'ils font surgir cette inférence qui fait de chacun d'eux la preuve de l'existence de l'autre: conclusion qui est quelque peu extraordinaire, mais qui semble fondée sur une évidence suffisante.

D. Hume, Enquête sur l'entendement humain (1748), trad. A. Leroy, éd. Garnier-Flammarion, pp. 141-143

Texte 2 – Questions spécifiques au texte 2

- A quoi Nietzsche oppose-t-il la conviction ?
- En quoi cette opposition pose un problème à la pratique de la science elle-même ?

« On dit avec juste raison que, dans le domaine de la science, les convictions n'ont pas droit de cité : c'est seulement lorsqu'elles se décident à adopter modestement les formes provisoires de l'hypothèse, du point de vue expérimental, de la fiction régulatrice, qu'on peut leur concéder l'accès du domaine de la connaissance et même leur y reconnaître une certaine valeur, — à condition qu'elles demeurent toutefois sous une surveillance de police, sous le contrôle de la méfiance. — Mais cela ne revient-il pas, au fond, à dire que c'est uniquement lorsque la conviction cesse d'être conviction qu'elle peut acquérir droit de cité dans la science ? La discipline de l'esprit scientifique ne commencerait-elle pas seulement au refus de toute conviction ?... C'est probable ; reste à savoir si l'existence d'une conviction n'est pas déjà indispensable pour que cette discipline elle-même puisse commencer, et l'existence d'une conviction si impérieuse, si absolue qu'elle force toutes les autres à se sacrifier à elle ? On voit par là que la science elle-même repose sur une croyance (...). « La science est-elle nécessaire ? » Il faut, pour qu'elle puisse se former, que cette question ait reçu auparavant une réponse non seulement affirmative, mais affirmative à tel point qu'elle exprime ce principe, cette foi, cette conviction : « Rien n'est plus nécessaire que le vrai ; rien, à son prix, n'a d'importance que secondaire. »

NIETZSCHE.